

*C'est pour toi que je joue, grand-père, c'est pour toi
Que je glisse mes doigts le long de mes six cordes
Pour réveiller un air tranquille et monocorde
C'est tout ce que je sais faire de mes dix doigts*

Georges Moustaki

10

Maman préparait les valises depuis deux semaines déjà. Les bagages en cours de remplissage étaient entreposés dans tous les recoins disponibles de l'appartement. Elle apportait à cette opération un soin démesuré, transformant l'entreprise en un rite quasi sacré dont le parfait ordonnancement devait conditionner, pour elle, la réussite des vacances. En parfaite femme de devoir, elle craignait que la moindre imperfection, l'oubli le plus insignifiant ne viennent gâcher le voyage, et mettre à mal les années de sacrifices et d'efforts consentis en vue de conquérir le titre prestigieux de mère de famille irréprochable.

Pour ma part, j'ai souvent pensé que ce perfectionnisme disproportionné était lié au fait qu'elle avait connu l'exode de 1939. Pour elle, le choix cornélien de chacun des éléments dont elle remplissait une valise était moins dicté par des considérations de pratique ou de confort que par une sourde inquiétude de l'ordre de l'instinct de survie.

Deux grandes valises de carton, aux angles renforcés de ferrures inquiétantes, trônaient chacune dans un angle du salon. Leurs couvercles, maintenus entrouverts par le volume de linge qu'on leur avait fait ingurgiter, me faisait penser à deux gros cachalots, sillonnant l'océan à la recherche de leur ration de plancton. Moi, j'étais le commandant Cousteau (*Le monde du silence* était sorti sur les écrans depuis peu de temps), et je pratiquais un crawl affolé sur le tapis du salon dans l'espoir d'échapper à la voracité des deux cétacés.

Plus loin dans l'embrasure de la fenêtre, deux gros sacs à dos ventrus étaient tapis comme un couple de poissons lune. D'autres sacs disséminés dans l'appartement attendaient, aux trois quart pleins, le bouclage final.

Puis les vacances de Pâques arrivèrent. Le samedi matin, sitôt le petit déjeuner avalé, Odette se rua sur la première des valises, forçant à genoux le couvercle déformé sous la pression. La lutte dura plusieurs minutes et bientôt la valise, soumise, se retrouva fermée à clé puis ceinturée par une large sangle de sécurité. La seconde, après une résistance tout aussi acharnée, se laissa finalement dompter et ne tarda pas à rejoindre sa congénère, sagement sanglée devant la porte d'entrée.

Les deux bagages, dressés dans l'ombre, ressemblaient à deux animaux de trait attendant l'attelage.

Ce fut ensuite au tour des sacs à dos de toile beige, rescapés de l'épopée « scoutisme » de nos deux parents. Mon père avait été louveteau en son temps et notre mère s'enorgueillissait d'un passé de cheftaine. Je n'ai jamais été tenté par le scoutisme, la hantise, sans doute, de croiser une autorité comparable à la sienne. Plus sûrement, il me semble que je n'aurais jamais pu arborer sereinement un accoutrement aussi ridicule. Ceux qui peuvent imaginer un enfant en uniforme doivent aimer les oiseaux en cage.

Puis mon père est parti chercher la voiture pendant que le reste de la famille s'ébranlait dans l'escalier comme une colonne de sherpas sur les pentes de l'Annapurna.

Notre mission était de descendre la totalité des bagages sur le trottoir, de les ranger soigneusement au côté du landau de Véronique, la petite dernière, puis de les surveiller attentivement jusqu'à l'arrivée de la vaillante traction-avant familiale. Pendant ce temps notre mère s'assurait que nous n'avions rien oublié et fermait l'appartement. Elle descendit nous rejoindre, notre plus jeune sœur dans les bras. Durant toute cette opération, nous apercevions régulièrement à l'étage supérieur l'ombre fugace de madame Martineau qui s'assurait discrètement de l'effet

de notre transhumance sur la propreté des communs dont elle était responsable.

Bientôt notre père apparut à l'angle de la rue, au volant de l'antique Citroën, qui escalada courageusement le trottoir dans un lugubre grincement de ferraille malmenée. La tribu complète s'y entassa, y compris le landau de Véronique et la montagne de bagages.

Le temps de rejoindre le parvis de la gare de Lyon et l'impressionnant monticule de sacs et de valises se trouva érigé en une monstrueuse pyramide devant l'entrée principale. Mon père embrassa rapidement chacun des membres de sa harde et s'engouffra rapidement dans la voiture sous l'œil réprobateur d'un gardien de la paix, garant de la parfaite fluidité du trafic sur la zone placée sous sa scrupuleuse vigilance. Notre père était attendu au bureau pour organiser l'importation d'un cargo de bananes en provenance de Côte d'Ivoire. Omer Decugis, fondateur de la SARPAM, société pour laquelle il travaillait, était un ami personnel de Houphouët-Boigny et aucune manifestation de son amour paternel, aussi légitime soit-elle, n'aurait pu justifier la mise en péril des intérêts du potentat africain.

L'agent de police, figé dans une immobilité toute britannique, regardait notre troupe d'un œil effaré. Je suppose que le mystère des pyramides d'Égypte ne devait pas souvent venir percuter son fonctionnement cérébral, mais celui de notre pyramide de bagages avait l'air de lui poser un problème existentiel plus immédiat. Visiblement il nous pensait bien incapables de transporter en un seul voyage l'énorme tas encombrant son trottoir. Il ne connaissait pas Odette. Il ne pouvait imaginer que tout avait été coordonné à l'avance avec une rigueur toute militaire. Chaque sac tyrolien était affecté à un dos précis, chaque valise était assignée à un bras formellement défini. Et lorsque nous fîmes mouvement, emportant la totalité de notre fourniment dans une manœuvre savamment planifiée, son étonnement se mua en une admiration béate et j'ai cru un moment qu'il allait se mettre au garde-à-vous.

Odette marchait en tête de colonne, son grand sac à main, porté en bandoulière sur le côté gauche, croisait dans son dos

la lanière d'une énorme besace qu'elle portait symétriquement du côté droit. L'ensemble, ainsi que son évidente détermination, lui donnait l'air d'un poilu montant au front. Elle portait l'une des deux grandes valises dans la poignée de laquelle elle avait noué le harnais de cuir qui attachait Joëlle. Ainsi il lui suffisait de déposer la valise pour que la petite soit entravée, lui permettant ainsi d'attraper Frédéric par le bras et de le ramener dans le rang d'une rapide taloche lorsque son hyperactivité menaçait la discipline de notre ferroviaire transhumance. Derrière, Christiane, ma grande sœur recomposée, avait la lourde responsabilité de piloter le landau, lui-même chargé de différentes sacoches, empilées de façon à ménager un tunnel central permettant à Véronique de continuer à respirer. Frédéric et moi, sac au dos, suivions en nous tenant par la main selon les consignes maternelles, du moins entre les tentatives d'évasion de mon frère. Yves, l'aîné, fermait la marche, secondant fidèlement Odette, harnaché comme elle de deux musettes entrecroisées et portant péniblement la deuxième valise au bout de son mince bras d'adolescent dégingandé.

Une demi-heure plus tard, nous avons colonisé le compartiment. Les deux autres occupants, un grand type à veste colorée et moustache ciselée et un militaire timide, s'étaient rapidement réfugiés dans le couloir, hors d'atteinte des agressions de la famille infernale. Durant le voyage ils eurent tout le loisir de maudire la politique familiale du gouvernement de l'époque qui accordait aux familles nombreuses une réduction de soixante-quinze pour cent sur l'ensemble du réseau SNCF. Nous ne devons quasiment plus les revoir jusqu'à l'entrée en gare de Marseille où ils vinrent prudemment récupérer leurs bagages respectifs avant de descendre à quai. Nous, nous continuâmes notre périple jusqu'à Grasse où il était prévu que nous passerions les vacances de Pâques chez le Papé et la Mamé, les parents de Ginette, c'est-à-dire mes grands-parents maternels biologiques.

Nous sommes arrivés à Cannes en fin de journée, salués par les jeux d'ombre et de lumière si particuliers au coucher de soleil provençal. Nous étions attendus par mon oncle Louis, accompagné par un ami qu'il avait réquisitionné pour l'aider à assurer le transfert depuis la gare de Cannes jusqu'à

l'appartement de la rue Amiral de Grasse. Le type avait dû se demander pourquoi Louis avait besoin d'une seconde voiture pour aller chercher sa belle-sœur à la gare. Il a vite compris lorsqu'il a découvert notre folklorique procession.

Louis possédait une 203 Peugeot et son collègue une Aronde, heureusement munie d'une galerie, ce qui nous permit de hisser le landau sur le toit de la voiture. Aucune erreur donc dans la planification de la logistique. Odette avait vraiment tout prévu.

L'appartement des grands-parents était situé au 35 de la rue Amiral de Grasse, une rue étroite et pentue qui donnait sur la place aux Aires. Il occupait l'ensemble du premier étage au-dessus de la boulangerie du quartier. Cette situation présentait un double avantage : elle dispensait les occupants de disposer d'un chauffage, le monumental four à bois situé au-dessous suffisant à tempérer l'étage. Et aux heures des repas ce même four servait à cuire les plats préparés par la Mamé qui allait les y glisser délicatement puis attendait sagement l'appel de la boulangère depuis la rue lui signalant que la préparation était cuite à point.

Notre arrivée fit sensation. Tout le temps que notre débarquement bloqua le trafic dans la ruelle, les persiennes de tous les immeubles voisins s'ouvraient les unes après les autres et laissaient apparaître les figures hilares et curieuses des voisins qui, avertis depuis plusieurs semaines de notre venue, entendaient participer pleinement à l'événement. Et cette foule joyeuse dont on ne voyait que les bustes penchés aux fenêtres s'apostrophait bruyamment, dans un étourdissant brouhaha d'accents provençaux, rebondissant d'une façade à l'autre. Marraine et la Mamé n'en finissaient pas d'embrasser les uns et les autres, tenant fièrement les deux petites dans leurs bras, comme pour les présenter à la ville entière. Christiane avait couru se réfugier à l'intérieur de l'immeuble, à l'abri de ces démonstrations envahissantes qu'elle vivait comme une humiliante agression.

Frédéric et moi profitons de ce déchaînement d'attentions avec gourmandise. Nous nous arrangions pour ramasser en pleine figure cette vague d'amour et de bienveillance sans en

perdre une miette, comme un marin longtemps privé de mer se tenant face au vent du large pour offrir avec félicité son visage aux embruns. Il faut dire que nous avons tous deux appris à parler cet accent du sud, à marcher puis à courir sur ces trottoirs saturés de vie, à respirer selon les heures de la journée l'odeur des extraits de lavande ou le parfum des fougasses juste sorties du four.

L'appartement de l'étage se rendit sans condition à notre turbulente invasion et nous en prîmes possession dans un enthousiasme vite cadré par les injonctions de l'autorité maternelle. Puis, au fil des minutes, Odette lâcha prise, fatiguée et repue de la satisfaction du devoir accompli.

Dans la rue, le brouhaha d'accueil s'était enfin calmé, les volets se refermaient les uns après les autres, étage par étage, et l'on pouvait percevoir le caquètement des lames de persiennes articulées, typiques de la région niçoise. Des milliers de paupières de bois peint, tombant simultanément face aux derniers rayons de soleil, mettaient en sommeil la vie populaire et colorée du quartier.

Le Papé se dressait au fond de la salle à manger, adossé à l'antique cheminée de marbre sur laquelle il avait posé son verre de vin. Son ample pantalon de velours sombre baillait un peu aux chevilles et remontait haut à la taille sous l'effet de traction d'une paire de solides bretelles sous lesquelles il portait une grande chemise à carreaux à l'étoffe rugueuse. Sa poche de droite était gonflée par la présence d'un mouchoir volumineux. Dans celle de gauche dépassait une lourde chaînette argentée qui laissait deviner une montre à gousset symbolisant le caractère austère et rigoureux du bonhomme.

Dans son regard de grand-père on pouvait lire, aussi clairement que les éclats d'un phare maritime, les émotions contradictoires qui tournaient sous son crâne. Les éclairs vifs et brillants de la joie des retrouvailles alternaient avec les ombres du remord et de son incompréhension face à la sédimentation de cette famille improbable.

La Mamé était une petite personne frêle et courbée, habillée d'une robe sombre sous laquelle s'agitaient deux petites pattes de fourmi gainées de bas noirs. Elle s'activait, en un va-et-vient incessant, entre la cuisine et la table de chêne à laquelle on avait rajouté toutes les rallonges disponibles.

Les questions qui la taraudaient étaient beaucoup plus matérielles que les questionnements existentiels de son mari. Elle n'était pas sûre que les quantités prévues au menu du soir soient suffisantes pour nourrir d'un amour satisfaisant la tribu qu'elle avait sous les yeux. De plus elle guettait d'une oreille inquiète l'appel de la boulangère l'informant de la cuisson des plats dont elle avait la charge.

Marraine trônait dans un immense fauteuil de cuir qui remplissait l'un des angles de la pièce. Elle ne pouvait participer à la fébrilité ambiante, trop occupée qu'elle était à nous serrer, Frédéric et moi, chacun au creux de l'un de ses bras dodus, tout en nous bredouillant de vibrantes déclarations d'amour comme : « Mon Freddy ! Mon petit Freddy ! » Et puis : « Mon petit Rémy qui mangeait tout le temps ! »

Elle ponctuait chacune de ses psalmodies d'un baiser sonore déposé grassement sur nos joues encore humides de l'embrassade précédente.

Nous restions là, blottis dans les creux généreux offerts par le corps de cette femme gonflée d'amour, abasourdis par cette tendresse dispensée avec tant d'excès alors que nous en étions sevrés depuis tant d'années.

Ces effusions furent interrompues par une pétarade montant de la cage d'escalier. L'étau se desserra sur nos cous malmenés, nous sauvant d'une asphyxie inéluctable. Marraine s'écria :

– Écoutez, voilà Gérard !

Notre cousin entra moins d'une minute plus tard. Il s'agissait d'un adolescent décharné, au regard fuyant, arborant une chevelure de rockeur saturée de brillantine. Il portait un blouson noir en simili cuir, orné de clous argentés. Je m'étais précipité sur le palier, dès son arrivée, pour admirer à travers les barreaux de la rampe la somptueuse motocyclette garée

dans le hall d'entrée de l'immeuble. Elle était là, posée sur sa béquille, énorme et magnifique. Je restais pétrifié d'admiration pour mon cousin, capable de domestiquer un engin pareil. En fait il s'agissait d'un branleur qui jouait au dur en chevauchant une vulgaire Motobécane « quarante-neuf centimètres cubes » équipée d'une selle biplace à franges. En matière de deux-roues mon éducation restait à faire.

Bientôt nous entendîmes la voix haut perchée de la boulangère prévenant la moitié de la ville que les pissaladières étaient cuites à point. La Mamé se précipita, emportant un énorme plat de farcis niçois destiné à remplacer les deux grandes tartes salées sur la sole du grand four à pain.

Ce fut un véritable festin ! Les pissaladières de la Mamé étaient chargées d'autant d'amour que les baisers de Morraine. Ce soir-là j'aurais pu mourir d'indigestion pour avoir ingurgité trop de ses tartes aux anchois aussi bien que d'étouffement dans les bras charnus de sa belle-sœur.

J'aurais pu mourir d'amour deux fois en somme.

Il m'a fallu longtemps pour dessiner, à force de recoupements et de témoignages, les caractères particuliers des personnages composant cette famille de Grasse et pour dévider les interactions qui s'étaient développées au fil des années au sein de cette curieuse triangulation.

Mon grand-père, Désiré Chausson, ancien combattant de la guerre de quatorze, avait fait carrière dans la gendarmerie. Dans le courant de l'année 1938, sans doute mû par un désir soudain d'aventures exotiques il avait demandé sa mutation au Maroc. Il avait donc traversé la Méditerranée, accompagné de sa femme, sa sœur et ses trois enfants. Au hasard des différentes affectations il s'était retrouvé en poste à Casablanca entre 1948 et 1953. De retour en métropole il avait intégré le corps des douanes au sein duquel il avait occupé sa fin de carrière à traquer sans grande conviction les réseaux de contrebande qui opéraient depuis la frontière italienne jusqu'à la région grenobloise, via la route Napoléon. C'était un homme qui appréhendait la vie

avec raideur et jugeait le comportement de ses congénères du haut de principes moraux solidement ancrés. Principes vis-à-vis desquels il ne lui serait pas venu à l'esprit de faire la moindre concession, fût-ce par égard pour l'un de ses proches.

La vie est une rivière souvent plus capricieuse que le tracé de ses rives ne le laisse prévoir et les grands principes sont des digues qui résistent mal à certains cataclysmes. Ses trois enfants eurent l'occasion, chacun à sa manière, de lui rappeler cette règle de jurisprudence climatique.

Ma grand-mère, Henriette Bredin, était une femme discrète et effacée. Elle avait passé la totalité de sa vie de femme engoncée entre un représentant de l'ordre pétri de certitudes magistrales et une belle-sœur autoritaire, capricieuse et abusant volontiers de la protection bienveillante accordée par le chef de famille.

Louis, l'aîné des enfants, avait vécu une jeunesse quelque peu agitée émaillée d'incidents mineurs survenus dans les bars plus ou moins bien fréquentés des quartiers populaires de Marseille. Jusqu'au jour où une jeune et jolie femme, à l'allure douteuse, vint frapper à la porte des parents Chausson et déposa à leurs pieds un couffin habité d'un nouveau-né pleurnichard. Et, puisqu'il faut bien rendre à Louis ce qui est à Louis, elle leur annonça qu'ils avaient le bonheur d'être grands-parents et que le bébé s'appelait Gérard sauf si le père en décidait autrement puisqu'aussi bien personne n'avait pris la peine de le reconnaître officiellement. Le petit Gérard intégra donc l'appartement de la rue Amiral de Grasse qu'il ne quitta plus jusqu'à ses trente ans révolus.

Le mur de certitudes édifié par le grand-père subit là une première fracturation. Les premiers suintements de dépit vinrent fragiliser l'édifice.

Quelques années plus tard c'est mon père qui frappa à la porte. Il n'apportait pas un enfant mais deux. Mon frère et moi ne devons rester que le temps qu'il stabilise sa situation. Le grand-père accueillit ces deux nouveaux arrivants avec philosophie.

Lorsqu'il apprit l'inconstance de sa fille et les circonstances de l'abandon du domicile conjugal, il en conçut une telle honte qu'il prit deux décisions sans appel :

Il renia sa fille, ce qu'il formula devant mon père à l'aide de cette formule quelque peu théâtrale mais ne manquant pas de noblesse :

– J'ai perdu une fille mais j'ai gagné un fils !

Puis il écrivit au cercle bouliste de la commune dont il était président depuis plusieurs années pour annoncer qu'il se voyait dans l'obligation de démissionner, dans la mesure où il ne pensait plus satisfaire aux conditions d'honneur et de probité indispensables à l'exercice d'une telle fonction.

La muraille de principes venait de se lézarder un peu plus et la solidité de l'ensemble était maintenant sérieusement menacée.

Quelques mois plus tard, sa fille cadette, en larmes, fut bien obligée de révéler qu'elle était tombée enceinte hors des liens du mariage. L'intégrité mentale du patriarche fut sauvée *in extremis* par la proclamation du fait que le père était prêt à l'épouser sur le champ et à reconnaître l'enfant.

Marraine, Philomène Chausson pour l'état civil, s'était auto-proclamée veuve de guerre, titre sans aucun doute plus honorifique que celui de vieille fille. Un jeune conscrit de l'an mille neuf cent quinze lui avait déclaré sa flamme quelques jours avant son incorporation puis avait eu la mauvaise idée d'aller enterrer son serment dans la boue saturée d'acier du chemin des Dames. Elle était restée cramponnée à son malheur et n'avait plus quitté son frère. Elle l'avait suivi jusqu'en Afrique du Nord, statique et résignée jusqu'à en devenir obèse sans jamais songer à refaire sa vie.

Seul son mal d'enfant, qui la rongeaient depuis toujours, pouvait la pousser à se mouvoir et lui donner de l'énergie. Elle aimait les enfants jusqu'à la folie et était prête à tous les excès pour satisfaire son besoin irrépressible de couvaision.

Lors de la livraison du couffin abritant Gérard elle avait immédiatement jeté son dévolu sur l'enfant perdu et décidé de

le couvrir jalousement aussi longtemps qu'il lui serait possible. Le petit grandit dans cette ambiance confinée, le caractère lentement amolli par les enlacements étouffants de sa marraine encouragés par l'indulgence complice de son frère.

Quant à Frédéric et moi, nous fûmes dès notre arrivée l'objet des convoitises gourmandes de Marraine qui se voyait déjà étendre le champ de sa dévorante affection. Toutefois le Papé, ayant senti que notre père était fermement décidé à nous récupérer dès que possible, nous protégea autant que faire se peut de l'emprise délétère de sa sœur.

Celle-ci compensa sa désillusion en décuplant la passion exclusive dont elle nourrissait Gérard.

La Mamé voyait le petit pousser de travers jour après jour. Elle aurait aimé rectifier cette lente et progressive corruption mais ses timides remarques ne pouvaient entamer le cocon protecteur patiemment tissé autour du rejeton par sa belle-sœur, soutenue par l'indifférence complaisante du grand-père.

Le parcours scolaire de notre cousin s'avéra chaotique et il quitta l'école dès qu'il eut soufflé ses quatorze bougies, lesté d'un bagage culturel des plus sommaires. Le grand-père le plaça en apprentissage chez le quincaillier de la place aux Aires. Il eut ainsi tout le loisir d'y compléter sa maîtrise du calcul en comptant les clous et les rondelles dans l'arrière boutique.

Au fil des ans, le jeune homme rentrait du travail chaque jour un peu plus tard, la démarche incertaine et l'œil jauni à l'anis.

Bientôt, le grand-père, ravalant son humiliation, utilisa ce qui lui restait de relations pour faire entrer son petit-fils aux Ponts et Chaussées.

Puis, sans doute miné par tous ces affronts à la réputation familiale, il s'écroula durant l'hiver mille neuf cent soixante-huit.

Ses quatre petits-enfants assistèrent silencieusement à son enterrement. Martine, la plus jeune, avait moins de dix ans.